

suffise d'en rappeler quelques circonstances. Armand le Bouthillier de Rancé naquit en 1626, d'une des plus illustres familles du royaume. Le cardinal de Richelieu fut son parrain. A huit ans, il lisait les poètes de la Grèce et de Rome, et il concourait avec des barbons pour un bénéfice. Le père Caussin, son examinateur, lui présenta l'*Illiade* qu'il traduisit à livre ouvert. Le jésuite crut qu'il lisait sur le latin placé en regard du texte. Il mit dessus les gants du bambin ; mais celui-ci continua sans broncher sa traduction. Alors le père l'embrassa avec enthousiasme, et Rancé eut le bénéfice. A douze ans, il publia une version d'Anacréon avec un très-savant commentaire ; il vainquit Bossuet dans son examen de licence. Il brilla bientôt à l'hôtel Rambouillet, et lâcha la bride à toutes ses passions et à tous ses talents. Tantôt à la cour de Versailles, tantôt à sa magnifique terre de Veretz, près de Tours, il allait de fête en fête et de plaisir en plaisir. "Un jour, dit M. de Chateaubriand, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage, à l'imitation des chevaliers de la Table-Ronde ; ils firent une bourse en commun et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe. Un autre jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière ; il fut frappé ; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière :

—Que serais-je devenu, dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment.

Ce fut là son premier mouvement de conversion. Prêtre depuis 1631, il n'en continua pas moins sa vie désordonnée, "chassant le matin comme un diable, et prêchant le soir comme un ange," portant au lieu de la soutane de bure, un justaucorps de velours violet, deux émeraudes à ses manchettes, un diamant de prix à son doigt, l'épée au côté, des pistolets à l'arçon de sa selle, les cheveux sur les épaules, frisés et parfumés. "S'il prenait un justaucorps de velours noir, avec des boutons d'or, il croyait beaucoup faire, dit dom Gervaise. Pour la messe, il la disait peu."

Ce fut alors qu'il se lia avec cette belle duchesse de Montbazon, qui voulait qu'on la jetât dans la rivière à trente ans, *comme n'étant plus bonne à rien*. Elle abusait, dit-on, de la bourse autant que de la passion de Rancé. Le fait est que cette passion absorba sa vie entière. "Il passait souvent, continue le père Gervaise, les nuits au jeu ou avec elle. Cette familiarité fit bien des jaloux. On en pensa et l'on en dit tout ce qu'on voulut, peut-être trop...."

Tout à coup Rancé apprend que Mme de Montbazon est malade. Il accourt effrayé, s'élance dans son appartement, et qu'y trouve-t-il ? la tête adorée, déjà séparé du corps par les médecins ! Tel fut son délire, à cette vue, qu'il jura de quitter le monde, emporta le crâne de la duchesse, et passa trente-sept ans à le contempler dans la solitude.

Il faut dire que ce récit, popularisé par Daniel Larroque, a été démenti par Saint-Simon. Suivant ce dernier, Rancé assista à la mort de son amie, la vit recevoir les sacrements, et fut si touché de son repentir, que, déjà tiraillé entre Dieu et les hommes, il résolut d'être enfin tout à Dieu. "Il ne serait pas néanmoins invraisemblable, dit M. de Chateaubriand, qu'après le décès de Mme de Montbazon, Rancé eût obtenu la relique qu'il avait tant aimée." Bossuet ne faisait-il pas allusion à cette relique, lorsque envoyant au réformateur ses oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Mme Henriette, il lui disait en son style formidable : "Vous pouvez les regarder comme deux têtes de mort assez tou-

chantes." On a prétendu enfin qu'après la mort de Rancé lui-même on montrait encore à la Trappe, dans la chambre de ses successeurs, le crâne de Mme de Montbazon ; mais ce fait est repoussé avec énergie par tous les supérieurs de l'ordre, jusqu'à M. le comte de Divonne inclusivement.

Quoi qu'il en soit, Rancé ne put oublier la belle duchesse. Retiré à Veretz, il passa les jours et les nuits à l'appeler par son nom. Il demanda aux sciences occultes un moyen de ressusciter son fantôme (1). Puis voyant qu'elle était allée à l'infidélité éternelle, il quitta ses habits de cour pour le froc de bure, et il entreprit de réformer ainsi que lui-même l'ordre perverti dont il était abbé.

Lorsqu'il arriva à la grande Trappe, elle ressemblait à une prison ravagée par des bandits. Les planchers étaient pourris et rompus, les escaliers remplacés par des échelles, les toits concaves et pleins d'eau, le dortoir habité par les oiseaux de nuit, la chapelle en ruine, le jardin et les champs en friche, les salles changées en écuries, les cloîtres en celliers, le réfectoire en jeu de boule. Chacun se logeait où il pouvait et où il voulait. Plus de règle, ni de travail, ni de prière, ni de silence. Les frères passaient les jours à boire et à manger, à chasser et à rire, pêle-mêle avec les séculiers et surtout avec les séculières. Leur négligence avait converti une eau vive en marais qui empestait l'air, si bien qu'ils n'étaient plus que sept à dépenser le reste de leurs revenus.

Il était plus difficile de débrouiller un tel chaos que de créer une nouvelle abbaye... Rancé y parvint cependant, mais avec quelles peines et quels périls ! Ses moines l'insultèrent, le battirent, voulurent l'empoisonner et le jeter dans les étangs. Un colonel de cavalerie lui offrit mainforte. Il refusa, jurant de vaincre avec les armes spirituelles. Il obtint enfin la retraite des sept démons, moyennant une pension viagère, et il les remplaça par des frères de l'Etroite-Observance de Cîteaux, qui purgèrent cette étable d'Augias. Rancé s'imposa comme à eux-mêmes toutes les rigueurs de sa réforme, qui devint et qui est encore la règle de toutes les maisons de la Trappe. L'amant de Mme de Montbazon mourut à soixante-dix-sept ans, sur la paille et sur la cendre, dans la quarantième année de sa dure pénitence...

Lors de la suppression des maisons religieuses, en 1590, toutes les communes voisines des couvents de la Trappe en demandèrent la conservation. Les rapporteurs à l'Assemblée Nationale convinrent que la religion seule remplissait l'âme des frères, que la plupart étaient d'une piété calme et touchante, et que tous aimaient du fond du cœur leur état, "qui, en effet, doit bien avoir ses charmes." (Textuel.) Si la révolution avait osé faire une exception, elle aurait donc épargné les Trappistes ; mais il fallut les envelopper dans la règle générale, et dom Augustin de Lesrange, leur futur abbé, les rassemblant dans la fameuse grotte de Saint-Bernard, les décida à le suivre aux monts hospitaliers de l'Helvétie.

Les moines arrosèrent de larmes le tombeau de Rancé, et se mirent en route avec un sac de nuit pour chacun, une charrette

(1) "Un jour qu'il se promenait dans l'avenue de son château, il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour. Il y vole. Le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il reprend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent, il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui, qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole."